

Préface

Ce livre témoigne de la vie quotidienne des arméniens dans l'empire ottoman mais aussi dans la Turquie "moderne et laïque" de Mustapha Kemal.

Cet ouvrage retrace les événements vécus par mon père et sa famille. Mon père, malgré lui, participa à ce fait historique. Il a voulu laisser une trace de cet horrible événement. N'ayant d'autre issue que de rester en Turquie après sa sortie de prison il dut changer de prénom pour échapper à une nouvelle incarcération (Israël avait été condamné par les tribunaux pour rébellion alors que Setrak, son cousin, était décédé anonymement pendant la déportation). Nous ses enfants grandissions au rythme du récit de cet ignoble passé qui devint pour nous réalité. Lors de la nuit du 5 au 6 septembre 1955 (quarante ans plus tard) les turcs d'Istanbul se livrèrent à des scènes de massacres, de pillages et d'incendie sur les biens des chrétiens parce que le contentieux avec les grecs sur l'île de Chypre revenait au grand jour. Ce sont les mêmes barbares sanguinaires qui officiaient. C'est pourquoi nous avons décidé d'un commun accord, de quitter ce pays pour tenter de vivre normalement en repartant à zéro.

Suite au décès de mon père j'ai traduit son manuscrit écrit en arménien. Vingt-six ans après j'ai enfin la possibilité de le faire éditer. Je remercie Yves, Eric et Philippe pour leur contribution à la finalisation de ce projet.

Il est dédié à toute sa famille et à ses descendants.

Sa fille, Dikranuhi, Armaveni née Tahmazyan

Je m'appelle Israël Garabet Setrak TAHMAZYAN, je suis né le 1^{er} Juillet 1901 en Turquie, au bord de la mer Noire, au village de Köklük près de la ville de Ünye dans la préfecture de Trabizon. Ce livre relate les événements que j'ai vécus du début de l'année 1913, dans les premiers mois des exactions contre le peuple arménien, jusqu'à mon arrivée en France avec ma famille en septembre 1956.

J'étais le fils aîné d'une famille de sept enfants, le huitième enfant, un garçon étant mort à l'âge de un mois après avoir tout juste été baptisé : il s'appelait Ovaguim.

Mon père s'appelait Garabet Tahmazyan. Il était marié à Arzoug Karakehyan, et avait cinq frères et une sœur. Il y avait Kevork qui était agriculteur, Artin, ferrailleur et agriculteur, Sirag qui était curé sous le nom de Der Apanakir, Ahayeg, ferrailleur et agriculteur. Quant à mon père Garabet, il cumulait les emplois de ferrailleur, dentiste, coiffeur et agriculteur. Mon cinquième oncle, Hachig, avait été tué par balle par les turcs durant les massacres de 1895 à l'âge de dix-huit ans. Ma tante, Honum, était morte à vingt ans.

J'étais le préféré de mon grand-père paternel Mikael Tahmazyan, qui était aussi issu d'une famille nombreuse, car j'aimais étudier et je me rendais utile. Je faisais également l'enfant de chœur à l'église et j'y lisais des passages de la bible en mettant la chasuble prévue pour ces moments.

Mon oncle Kevork était marié avec Zanig Karakehyan et avait huit enfants. L'aînée était une fille qui s'appelait Hayganuş, puis venait sa sœur Ağavni, ses frères Kazez et Hovsep, sa sœur Paransim, son frère Armenag, son autre sœur Azniv et enfin le dernier frère Maksoud.

Mon oncle Artin était aussi marié et avait un ou deux enfants dont je ne me souviens pas très bien car ils habitaient en Russie.

Mon oncle Sirag était marié avec Irisgin et avait lui aussi huit enfants. L'aîné était un garçon du nom de Yefrem, puis venait sa sœur Arusyag, son frère Setrak, ses sœurs Elmas et Bayzar, son frère Lutfik et deux enfants jumeaux : une fille qui s'appelait Agavni et un fils prénommé Artin.

Mon oncle Ahayeg était marié mais je ne me souviens plus du nom de sa femme. Ils avaient quatre enfants. Une fille Sirug, un garçon Chemavon, une fille Sofig et enfin un garçon Girayr.

Mon frère cadet s'appelait Mardig, puis venait mon frère Sebu, Ovaguim (décédé), mes deux sœurs Yehsapet et Armaven et mes deux frères Vahan et Hachig.

Cette histoire débute en 1913, année où la vie dans nos campagnes commençait à être troublée. En 1914, le gouvernement turc appela sous les drapeaux tous les hommes valides de vingt à quarante-cinq ans et mon père fut obligé de partir. Il ne restait plus au village que les enfants, les femmes et les vieillards car les turcs avaient emmené aussi tous les adolescents de bonne corpulence sans se préoccuper de leur âge. " Ils seront mélangés avec les autres appelés ", disaient-ils. C'était le début de la torture et du génocide pour l'innocent peuple arménien. Les turcs ré-

quisitionnaient aussi des hommes âgés avec leurs chevaux en affirmant qu'ils allaient aider les militaires pendant quelques jours et qu'ensuite ils pourraient rentrer chez eux.

Ils avaient emmené de Niksar à Ünye mon oncle Sirag, qui était le curé du village, sous le nom de Der Apanakir, avec sept autres personnes et leurs chevaux pour porter du matériel. Nous avons reçu des nouvelles d'eux quelques jours plus tard disant qu'ils avaient été tués et qu'on leur avait volé leurs chevaux. De jour en jour, des nouvelles noires arrivaient de tous côtés, le malheur était sur les arméniens. Mais que pouvait faire le peuple, pris comme un poisson dans un lac empoisonné, frappé de stupeur et qui essayait malgré tout de continuer à vivre et travailler.

En 1915 on entendait des bruits de déportations, d'exterminations et nous étions effrayés et nous tremblions de peur. Mon père s'était enfui de l'armée et était revenu parmi nous pour raconter ce qui se passait dans le milieu militaire ainsi que les tortures qu'il avait subies. J'étais, avec ma mère, le seul à savoir qu'il avait déserté. Mes frères et sœurs n'étaient pas au courant de peur que quelqu'un parle. Il y avait une forêt près de notre maison où il s'était réfugié dans le tronc creux d'un grand arbre. Je lui apportais à manger et parfois c'était lui qui venait nous voir quand les petits s'étaient endormis. Il nous racontait que ce n'était pas un service militaire qu'on leur faisait faire mais que c'était un anéantissement pour nous exterminer nous, les arméniens. Du matin au soir, les turcs leurs faisaient casser des pierres, sans boire ni manger, sous les coups de cravaches des policiers, sous la pluie, le soleil, la chaleur et les faisaient dormir dans la boue. Ils avaient trouvé que ce n'était pas encore assez dur alors ils les ont mis en route vers Niksar, ensuite Sivaz.

“ On va aller, disaient-ils, jusqu'à vos montagnes ”

“ Enfin, dit mon père, nous arrivâmes à nos montagnes où nous allions, d’habitude, pour la saison d’été. Avant d’arriver à Yazlik Belen, il y eut quelques camarades qui, fatigués et sans force, ne pouvaient plus avancer ni même se traîner à quatre pattes. Les policiers les frappèrent avec les crosses de leurs fusils jusqu’à ce qu’ils meurent puis ils firent rouler leurs corps dans les fossés au hasard de la route. ” Parmi ces gens qui sont tombés sous leurs coups meurtriers, se trouvaient mon oncle Kevork et son fils Kazez Tahmazyan, qui était bien jeune. Mon cousin Kazez, était jeune marié, et avait un enfant nommé Krikor qui devenait orphelin à l’âge de trois ans. Mon père nous avait recommandé de ne rien dire à la famille pour éviter les pleurs et les deuils. A quoi bon...

“ Voilà le service militaire que nous oblige à faire ce gouvernement turc ”, reprit mon père.

“ Puis ils m’ont emmené aussi et quand je me suis aperçu que mon tour approchait pour être battu j’ai commencé à ralentir le pas pour être isolé de mes autres camarades. Nous étions presque arrivés à Yazlik Belen et la route était bordée de forêts non loin de la montagne. Je me suis alors glissé dans la neige en pensant qu’il valait mieux en finir ainsi que de faire un service militaire pareil. Il m’a fallu deux jours pour rentrer à la maison. D’autres gens dans la même situation que moi, s’étaient évadés de cette façon et étaient revenus au village. ” Par l’intermédiaire du gouvernement, la nouvelle de notre évasion arriva aux oreilles du commandant de la police : Şafik Çavus. Ce dernier brûlait les maisons de ceux qui s’étaient évadés s’ils ne se rendaient pas pour retourner à l’armée. Il vint à notre maison et dit à mon grand-père Mikael qu’il donnait deux jours à son fils Garabet pour qu’il se rende. S’il refusait, il brûlerait la maison de son fils ainsi que celle de mon grand-père. Quand mon père fut mis au cou-

rant de ces nouvelles, il nous dit qu'il allait creuser sa tombe dans la montagne et qu'il se donnerait la mort, que nous pourrions jeter une poignée de terre sur son corps ou le laisser tel que, mais qu'il n'était pas question qu'il se rende et retourne comme soldat pour mourir sous la torture. Il disait cela avec une telle fermeté que mon grand-père perdit tout espoir qu'il accepte de se rendre. Par l'intermédiaire d'un ami, il envoya quatre pièces d'or à Şafik Çavus pour qu'il consente à patienter pendant trois mois. C'était pareil pour d'autres évadés qui avec le pouvoir de l'argent retardaient la destruction de leur demeure. Certains brûlaient leur propre maison pour ne laisser que des cendres aux policiers mais le bétail qui restait vivant servait de nourriture aux policiers qui en profitaient bien. Pendant ce temps, les enfants des évadés traînaient dans les rues et dans la misère.

Quelques mois plus tard, la nouvelle du déplacement de toute la population se répandit dans le village et seuls ceux qui accepteraient de changer de religion auraient le droit de rester.

L'opinion des personnes âgées qui étaient restées dans le village se partageait en deux. Certains disaient qu'il valait mieux changer de religion que d'être déplacé, d'autres refusaient ce chantage en disant que quoi qu'on fasse, ce loup de turc écraserait le peuple arménien.

Le dernier sermon de mon grand-père Der Mikael Tahmazyan fut prononcé un dimanche devant une grande foule de gens :

“ Mon cher peuple croyant,
nous vivons des jours aussi vrais et durs que nos croyances en Jésus et ses apôtres. Ne dites pas : c'est mon enfant, si vous le pouvez, sauvez-vous dans les montagnes. Ne dites pas : c'est ma famille, si vous le pouvez, sauvez-vous dans les montagnes. Désertez les villages.

Seuls ceux qui se sauveront auront une chance de rester en vie. Ceux qui resteront en vie seront seulement les personnes vivant dans les villes de grande population et ceux qui se seront réfugiés dans les montagnes ”.

Ce discours s’inscrit dans notre histoire.

Je fais partie de ceux qui, pour l’avoir écouté, sont restés en vie. Je ne pourrai oublier tout ce sang versé, ces tortures subies, ces cris comme on n’oublie pas le bruit d’une grenade qui vous explose dans l’oreille.

C’est ainsi que tout a commencé.

Une partie des villageois descendit en ville en chrétien et revint au village après avoir adopté leur nouvelle religion : l’islam. Puis ils accusèrent ceux qui ne faisaient pas comme eux d’être la cause du déplacement de la population et de son anéantissement.

Certaines fortes têtes commencèrent à ennuyer sérieusement mon grand-père Der Mikael Tahmazyan en l’accusant d’être la cause de tous leurs malheurs et de cette déportation des arméniens.

Ce jour-là, j’ai vu mon grand-père pleurer avec des grosses larmes qui coulaient de ses yeux sur son vieux visage. Il disait :

“ Pourvu que je meure et que je ne vois ni l’heure ni la seconde de ces horreurs ”.

C’est ainsi que les turcs mirent sur la route toute la population du village comme des malfaiteurs et des voleurs. Ils avaient à peine marché depuis une heure qu’une nouvelle arriva de la ville disant que le gouvernement n’acceptait plus de donner la religion musulmane à ceux qui s’étaient convertis. Ceux qui croyaient s’être sauvés ainsi allaient subir le même sort que les autres. Tous devaient se préparer pour être déportés et il y avait encore

dans le village près de trois cents familles, ce qui faisait près de mille cinq cents personnes.

Les turcs leur avaient donné une semaine de délai pour se préparer. Pendant une semaine ils n'ont pas arrêté de pleurer et de perdre tout espoir. Mais avant même que la semaine ne s'écoule, les gendarmes vinrent et ils commencèrent à emmener la moitié de la population du village. Ils avaient décidé de mettre en route le reste des villageois trois jours plus tard. Je revois encore devant mes yeux ce gros commandant de la police « Şişman Zaftina » (vu sa rondeur) criant :

“ Haydé ! Où est-il votre Jésus ? Qu'il vienne vous sauver ! ”.

On entendait que des larmes et des cris. Certains avaient attelé leurs boeufs ou leurs chevaux à leur charrette qu'ils avaient chargé de nourriture, de leur lit et de tout ce qu'ils pouvaient emporter. D'autres chargeaient leurs affaires sur leur dos.

Quel terrible destin que de l'entamer ainsi. Les mots ne sont pas assez forts pour faire voir l'horreur et les injustices des méchants de la terre !

Le peuple était terrifié à l'idée de se retrouver sans abri. Certains faisaient attacher leurs enfants par les policiers pour qu'ils ne se sauvent pas dans les montagnes. D'autres cachaient leur fusil de la vue de leurs enfants pour qu'ils ne s'en servent pas. D'autres rendaient leur fusil aux policiers par peur des représailles.

La police vint un jour à notre maison en disant :

“ Sortez de cette maison, qu'est-ce que vous attendez ? Votre village est vide, tout le monde s'est mis en route, vous ne vous êtes même pas préparés ? ”

Ma mère en pleurant sollicita la pitié du policier :

“ J’ai six enfants, le plus grand a à peine quinze ans et je suis enceinte d’un dernier qui va venir au monde d’ici quelques jours, mon mari est parti comme soldat, je n’ai personne, comment voulez-vous que je me prépare ? ”

Le policier eut pitié et sortit de la maison. Une partie du village fut emmenée en déportation et de chez nous, je voyais le turc Talac qui, du matin au soir, récupérait tout ce qu’il pouvait dans les maisons vidées de leurs occupants. Trois jours plus tard, un autre policier vint à la maison et nous dit qu’il était impossible que nous restions là et que nous devons prendre la route aujourd’hui même. Il nous fit sortir de la maison et se plaça devant nous. Nous le suivions en lui demandant d’être charitable. Ma mère se tourna vers moi et me dit de retourner aux côtés de mon père en les laissant à leur sort.

Ma mère avec ses autres enfants et accompagnée de mon grand-père maternel Hachig Karakehyan prirent le chemin de la déportation. Elle s’écarta du groupe pour me donner ses dernières recommandations. Un seul regard de ma mère suffit pour que je quitte la route et que je m’éloigne dans les champs en me mélangeant avec le paysage.

Au bout de quelques heures de marche, je rejoignis enfin mon père auquel je rapportai tout ce qui s’était passé au village : le départ de ma mère avec mes frères et sœurs et son souhait que je reste près de lui. Mon père me répondit :

“ Mon cher enfant, nous, si ce n’est pas aujourd’hui que nous mourrons, ce sera demain. Quoi qu’il arrive les turcs vont nous tuer ou bien nous allons mourir de faim. Ce serait malheureux pour toi. Peut-être qu’ils ne vont pas tuer toutes ces familles déportées. Retourne auprès de ta mère, tu peux être utile auprès de tes plus jeunes frères. ”

Etais-je capable de tenir tête à mon père ?